



FEUILLET DE ST SYMÉON

N°82– QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE • COMPLÉMENT 2021

Le présent feuillet complète
notre feuillet N° 24 publié pour le
Quatrième Dimanche après la Pentecôte 2020

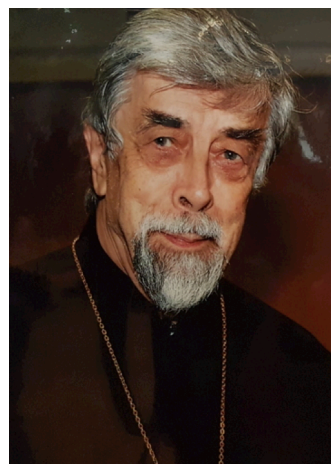
**Homélie prononcée par le père Boris Bobrinsky en 2002
Quatrième dimanche après la Pentecôte**

Le Serviteur du Centurion

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Toute la force de l'Évangile d'aujourd'hui est dans les paroles du centurion qui demande au Seigneur la guérison de son serviteur, mais qui craint de Le recevoir dans sa maison. Ces mots immortels du centurion demeurent dans la prière chrétienne avant la communion. Rappelez-vous ce qu'il disait : "Je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri." Et dans la prière avant la communion l'Église nous apprend à dire : "Je ne suis pas digne, Seigneur, que tu viennes sous le toit de mon âme, mais si tu veux venir en moi, toi qui aimes les hommes, je m'enhardis et je m'approche." D'un côté nous avons le sentiment de notre totale indignité, de notre état de pécheur, comme chez le Publicain, qui se frappait la poitrine en disant : "Seigneur, sois miséricordieux envers moi qui suis pécheur". Nous ne sommes pas dignes d'approcher du Seigneur, encore moins de le recevoir. Bien sûr, c'est le premier de nos sentiments. Cette rencontre évangélique a un sens en tout temps, pour tout homme. Elle a un sens parce que, face à la sainteté de Dieu, face à sa lumière, à son amour, nous ne pouvons pas ne pas commencer par le sentiment de notre état de pécheur et tomber aux pieds du Seigneur avec les paroles du centurion, Ce doit être toujours notre premier mouvement.

Et pourtant, dans l'Évangile, le Seigneur ne cesse d'entrer dans les maisons. Dans la maison de Zachée, "aujourd'hui, Zachée, je dois aller dans ta maison" (Lc 18,5). Et Zachée le reçoit et son cœur se retourne, se détournant du mal pour faire le bien. Comme nous, lorsque le Seigneur nous fait comprendre qu'il veut venir chez nous. Notre cœur doit alors se convertir et se tourner vers l'Esprit, vers la lumière, et en conséquence vers la repentance. Notre cœur a été créé pour Dieu. Et notre cœur, par nature, ne trouve pas et ne peut pas trouver le repos tant qu'il ne repose pas en Dieu et ne trouve le repos en lui, ne trouve en lui son refuge et son havre. Tant qu'il ne devient



pas à son tour lui-même un havre et une demeure pour Dieu. Car notre maison, la maison du Centurion, c'est une image. C'est l'image de notre cœur et notre cœur est réellement un temple. Il a été créé comme temple et doit devenir le temple de Dieu, le temple de notre Sauveur, le temple de l'Esprit Saint. Et lorsque l'Esprit Saint demeure dans notre temple et que le Seigneur visite notre demeure, alors la lumière et la paix et la joie brillent en nous et nous sommes peu à peu illuminés de la lumière et de la joie du Seigneur.



Il n'y a pas un seul cœur d'homme dans lequel le Seigneur ne souhaite demeurer et demeurer pour toujours. Mais la plupart du temps notre cœur est fragile, instable, fossilisé. Nous avons le cœur dur et cette dureté de cœur, cette dureté de pierre petit à petit commence à changer. Rappelez-vous les paroles du prophète Ézéchiël : " Je retirerai votre cœur de pierre et je mettrai un cœur de chair" (Ez 26,36). Un cœur de chair, c'est un cœur vivant, arrosé et irrigué par le sang, dans lequel le sang entre et sort. Il ne s'agit pas d'un cœur charnel, corporel, mais d'un cœur de chair capable de recevoir le corps et le sang du Christ. Ce cœur de chair devient alors la demeure du Christ, lorsque le sang même du Christ l'irrigue, lui donne la vie et que se vivifie tout notre être, chaque parcelle de notre âme.

Ainsi, nous devons être attentifs à l'appel du Christ, au coup qu'il frappe à la porte, à la porte de notre cœur selon les mots que le Seigneur lui-même prononce dans l'Apocalypse : " Voici que je me tiens à la porte et que je frappe. Si quelqu'un m'entend et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi "(Ap 3,20). C'est évidemment le sommet de notre vie, lorsque déjà "ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi" (Gal 2,20), lorsque je ne sais plus si c'est moi qui suis avec le Seigneur ou le Seigneur qui est avec moi, je ne sais plus si c'est moi qui parle ou si c'est le Seigneur qui parle en moi, je ne sais plus où est la frontière entre mon esprit et l'Esprit du Seigneur.

Commençons par le commencement, par "je ne suis pas digne" que tu entres sous le toit de mon âme, de mon cœur, mais puisque tu le veux, puisque par ta miséricorde je te reçois en moi et que tu viens en moi, alors purifie-moi, alors donne-moi la force, alors rends-moi digne ou plutôt ne serait-ce que moins indigne de devenir le temple de ta présence. Donne-moi ta force, Seigneur, donne-moi de faire de mon âme ta demeure, la demeure de ta lumière et de ta joie, et fais ta demeure en moi pour toujours. Amen.



Homélie du P. Placide Deseille Commémoration des Saints Pères du IV^e Concile Œcuménique 2014

En ce dimanche, nous célébrons en premier lieu, comme chaque dimanche, la Résurrection du Christ ; mais aujourd'hui, nous célébrons aussi les pères du quatrième concile œcuménique, du concile de Chalcédoine.

Ce concile de Chalcédoine a eu une importance très considérable dans l'Église. Le rôle de tous les premiers conciles a été, une fois la période des persécutions terminée, – ces persécutions, venant de l'Empire romain païen, qui avaient duré trois siècles et avaient pris fin, en 313, grâce à la conversion de l'empereur

Constantin, – de permettre à l'ensemble des évêques de se réunir pour réfléchir ensemble sur l'enseignement des apôtres, sur l'enseignement du Christ lui-même, tel qu'il nous a été révélé par les saints évangiles, afin de pouvoir opposer aux hérésies naissantes la doctrine authentique de l'Église, clairement formulée.

En effet, tout de suite après la paix de l'Église, un problème était apparu. Un prêtre d'Alexandrie, – qui était la capitale intellectuelle de tout l'Empire – sentit la nécessité de formuler clairement ce que les saints évangiles enseignaient au sujet de la Trinité sainte. Malheureusement, il le fit d'une façon erronée. C'est pourquoi l'ensemble des évêques, réunis à Nicée sur l'ordre de l'empereur Constantin, cherchèrent à approfondir, en invoquant le Saint-Esprit, ce qu'était véritablement l'enseignement de l'Évangile et des saints apôtres sur la sainte Trinité. Or, à ce moment-là, deux tendances existaient parmi les chrétiens. En Occident, même à Rome, on insistait surtout sur l'unité dans la Trinité. Au point que certains étaient allés jusqu'à penser que dans la sainte Trinité, il n'y avait au fond qu'une seule personne : un seul Dieu, mais un Dieu qui aurait été une personne unique, qui se serait manifestée au cours de l'histoire sainte sous divers aspects. Il serait apparu tantôt comme Père, comme Dieu suprême, tantôt davantage comme Logos, comme Verbe, comme Parole, et parfois davantage comme souffle divin, comme inspiration, comme Esprit. Mais au fond, le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'auraient été que des aspects d'une même personne, qui était le Dieu unique. Cela n'a jamais été la doctrine officielle en Occident, mais il y avait une certaine tendance dans ce sens.

Et au contraire, dans la partie orientale de l'Empire, on insistait beaucoup sur la distinction des personnes divines. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient vraiment des personnes, en grec des hypostases, distinctes. Mais le prêtre d'Alexandrie dont je viens de parler, Arius, avait voulu exprimer cela d'une façon qui s'écartait de la vérité de l'évangile. Pour lui, seule la personne du Père était pleinement Dieu, était le Dieu véritable. Le Fils et l'Esprit-Saint étaient déjà des créatures, des créatures supérieures, certes, les plus grandes des créatures, surtout le Fils, le Logos. Le Père, le Dieu unique, disait-il, était trop grand pour avoir pu créer lui-même la matière et la multitude des créatures. Il avait donc, d'abord, créé un être supérieur, la plus grande, la plus parfaite des créatures, le Logos (en latin, le Verbe) au moyen de laquelle il avait créé le reste de l'univers. Mais le Logos était déjà une créature. On appela cette doctrine erronée l'arianisme, puisque son protagoniste s'appelait Arius. C'était un prêtre très instruit d'Alexandrie, mais dont l'instruction ne l'avait pas empêché d'adopter cette fausse théorie, qui, à ses yeux, allait avoir une grande importance apologétique, car elle rejoignait l'enseignement des meilleurs philosophes païens de l'époque, qui, justement, pensaient qu'à côté du Dieu suprême, de l'Un, il y avait un logos, une créature plus parfaite que toutes les autres, qui servait d'intermédiaire entre l'Un absolu et la multiplicité des créatures.

C'est donc pour cela que, très peu de temps après que l'empereur Constantin ait rendu la paix à l'Église, une division est intervenue dans cette Église, car un certain nombre d'évêques ont adopté, quelquefois en l'atténuant plus ou moins, la position d'Arius. C'est pourquoi le concile de Nicée – convoqué par l'empereur Constantin, qui voyait avec inquiétude ce germe de division s'introduire dans l'Église, dans cette Église dont il voulait faire l'âme de l'Empire – a défini que, selon l'enseignement du Christ, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, étaient tellement transparents les uns aux autres, tellement en communion parfaite de nature, qu'ils étaient un seul Dieu, le Dieu unique, « consubstantiels », mais, qu'en même temps, ils étaient cependant trois sujets distincts, trois personnes divines. Telle était la doctrine authentique de la Trinité. C'est elle qui rendait pleinement compte de toutes les affirmations du Christ dans l'Évangile,

notamment dans l'évangile de saint Jean, bien compris.

Le quatrième siècle a été agité par de longues querelles au sujet de l'arianisme, car le concile de Nicée n'a pas mis fin aux discussions. Et il a fallu la plus grande partie du quatrième siècle pour que dans l'Église, ces discussions aboutissent finalement à une nouvelle confrontation, lors d'un second concile œcuménique, qui s'est réuni en 381. Le nouvel empereur, Théodose, un espagnol, ne s'opposait pas à la doctrine de Nicée, comme l'avaient fait les successeurs de l'empereur Constantin, qui avaient favorisé l'arianisme, croyant que c'était lui qui représentait la foi de la majorité des évêques. A ce moment-là, les évêques de l'Empire ont pu, tous ensemble, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, bien préciser, bien affirmer que la foi de l'Église avait été parfaitement exprimée par le concile de Nicée, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont vraiment consubstantiels, sont trois personnes, trois Hypostases, mais parfaitement unies, et ayant en commun la même unique nature divine. Trois personnes réellement distinctes, mais ayant une unique nature divine : un seul Dieu, Trinité sainte.

Mais tout n'était pas terminé, car, dès le seuil du siècle suivant, le cinquième siècle, des discussions ont repris dans l'Église, cette fois sur la manière de comprendre non plus la foi dans la sainte Trinité, sur laquelle finalement tous les vrais chrétiens s'étaient mis d'accord, mais sur la manière d'exprimer comment le Christ pouvait être, à la fois, Dieu véritable et homme véritable. Tout le monde était à peu près d'accord pour dire que le Christ est Dieu et homme, vraiment Dieu et vraiment homme, mais comment exactement ?

Là encore, deux tendances se sont fait jour.

Du côté d'Antioche, de la Syrie, on insistait beaucoup sur le fait que le Christ avait vraiment assumé la nature humaine. Et ceci avait conduit certains, notamment un certain Nestorius, qui a été un moment patriarche de Constantinople, à dire que dans le Christ, la personne du Christ n'est pas simplement la deuxième personne de la sainte Trinité, le Fils de Dieu, le Verbe, le Logos, mais – l'expression est assez bizarre, – « une personne composée », une personne qui était à la fois divine et humaine, par une sorte de mélange des deux natures, appelé « le Christ ». Si bien que, quand le Christ agissait, ce n'était pas à proprement parler le Logos, le Fils de Dieu qui agissait, mais cette personne composée à la fois du Logos et d'une nature humaine ; finalement, la divinité du Christ s'estompait. Nestorius s'opposait pour cela à ce qu'on appelle la Vierge Marie « Mère de Dieu », Théotokos ; elle était seulement la « Mère du Christ », parce que le Christ n'était pas purement et simplement le Fils de Dieu, la deuxième personne de la sainte Trinité. Du côté d'Alexandrie, dont saint Cyrille était alors le patriarche, au contraire, une autre tendance s'affirmait. On avait plutôt tendance à dire que, bien sûr, le Christ est pleinement Dieu et pleinement homme, mais on répugnait à dire qu'en lui, lorsque la nature humaine et la nature divine s'étaient unies, elles étaient restées vraiment deux natures distinctes. On était arrivé à une formule, qui pouvait d'ailleurs avoir un sens juste en disant qu'il y avait dans le Christ « une seule nature du Logos incarné », la nature divine, mais en voulant dire ainsi « une seule personne », la personne divine du Christ. C'était très clair, très net. Quand le Christ agissait, c'était vraiment le Fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité, qui agissait. L'accent était mis ainsi sur le côté divin du Christ, sans nier pour autant qu'il était vraiment homme. Mais ceci entraînait cependant, chez certains, une tendance à minimiser l'intégrité de la nature humaine du Christ. Pour bien affirmer que le Christ était vraiment Dieu, le Fils de Dieu, en tant que personne, on avait tendance à minimiser un peu l'intégrité de sa nature humaine. L'évêque Apollinaire de Laodicée, ami de saint Cyrille, allait même jusqu'à dire que le Christ avait pris un corps humain, mais pas une âme humaine, et que c'était le Logos, la

personne du Verbe qui servait d'âme à son corps humain. Il s'écartait ainsi gravement de l'Évangile, parce que si le Christ n'avait pas assumé une nature humaine complète, entière, eh bien, la nature humaine ne pouvait pas être sauvée par son Incarnation. Et c'est le mystère même du salut qui était compromis par cette manière imparfaite de concevoir dans le Christ l'existence de ses deux natures, la nature humaine et la nature divine. Il fallut condamner Apollinaire et ses disciples. J'ai encore rencontré en Égypte un moine-théologien copte qui prétendait que le Christ ne pouvait pas avoir de volonté humaine, mais seulement une volonté divine.

C'est pourquoi des conciles se sont réunis au cinquième siècle. Guidés par le Saint-Esprit, des évêques de tout l'Empire se sont réunis pour pouvoir formuler la juste manière de concevoir dans le Christ l'union de la divinité et de l'humanité. En 431, les évêques se sont réunis à Éphèse, où ils ont bien précisé que la personne du Christ est vraiment la seconde personne de la Trinité, qui avait pris un corps et une âme, qui avait assumé une humanité complète, mais qui n'en était pas moins, comme sujet, la deuxième personne de la Trinité. Et, pour cette raison, on devait reconnaître que la Vierge Marie était vraiment la « Mère de Dieu », la Théotokos. Ce fut l'occasion, dans toute l'Église, d'un grand développement de la vénération de la Mère de Dieu.

Mais tout n'était pas encore résolu. Quand les théologiens, quand les évêques voulaient réfléchir à cette union de l'humanité et de la divinité dans le Christ, d'aucuns avaient tendance à mutiler plus ou moins la véritable doctrine. Dans la région d'Antioche, en Syrie, certains prétendaient encore que le Christ n'était pas vraiment la deuxième personne de la sainte Trinité, mais que sa personne était un mélange, comme je le disais tout à l'heure, du divin et de l'humain. Oui, le Christ était une personne humano-divine, mais pas vraiment la seconde personne de la Trinité. Et c'est pour cela que Nestorius s'était opposé vigoureusement à ce que l'on appelle la Vierge Marie « Mère de Dieu », mais seulement « Mère du Christ ». D'autres, au contraire, du côté d'Alexandrie, voulant continuer à affirmer la pleine divinité du Christ, qui était la deuxième personne de la Trinité, continuaient à ne pas insister assez sur la pleine humanité du Christ. Ils s'accrochaient à la formule, qu'ils croyaient être de saint Cyrille – mais qui, en réalité, était d'Apollinaire – « une seule nature du Verbe incarné. »

Donc, un nouveau concile dut se réunir en 451 à Chalcédoine. C'est ce concile dont la liturgie nous invite aujourd'hui à vénérer les saints pères. Ses évêques se sont alors réunis pour voir, sous la lumière du Saint-Esprit, comment formuler véritablement cette union des deux natures dans le Christ.

À ce moment-là, il y avait à Rome un grand pape, le plus grand pape certainement de toute l'antiquité chrétienne, saint Léon I^{er}, que l'on a appelé Léon le Grand. Il avait lui-même profondément réfléchi à cette question, et il a été le principal inspirateur de ce concile de Chalcédoine. Son enseignement a permis aux pères de Chalcédoine d'affirmer que le Christ est vraiment le Fils de Dieu, comme l'avaient déjà bien précisé saint Cyrille d'Alexandrie et le concile d'Éphèse ; en tant que personne, il est la seconde personne de la sainte Trinité, mais, en lui, les deux natures sont complètes, la nature divine, parce que le Christ est le Fils de Dieu par nature, et une nature humaine complète, parce que le Christ possède un corps et une âme d'homme.

La tâche majeure du concile de Chalcédoine a donc été, après que le concile de Nicée ait défini le dogme de la sainte Trinité, à savoir que le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient un seul Dieu, et que les personnes divines étaient pleinement consubstantielles entre elles, ayant la même nature divine, de bien préciser le dogme de l'Incarnation rédemptrice, ce qui serait la foi de l'Église, l'orthodoxie de l'Église dans tous les siècles qui suivraient. Éclairés par le Saint-Esprit, les pères avaient défini que le Christ était une

seule personne, la personne divine du Logos, mais qu'il possédait deux natures complètes, la nature divine qu'il possédait en tant que Fils du Père, et la nature humaine qu'il avait assumée.

Est-ce que tout, dès lors, était résolu ? Malheureusement, non.

Saint Léon, en même temps que pape de Rome, évêque de Rome, était un théologien latin. Et, en tant qu'inspirateur du concile de Chalcédoine, il n'a pas souligné quelque chose, auquel les Latins n'étaient pas sensibles, à savoir que dans le Christ, la nature humaine, qui était une nature humaine parfaite, complète, était en outre illuminée, transfigurée par son union avec la nature divine. Oui, le Christ avait bien une nature humaine parfaite, mais cette nature humaine était en même temps vivifiée, divinisée, par le rayonnement de la nature divine à laquelle elle était unie. Elle était revêtue de la gloire créée de la divinité. C'est ce que les pères grecs appelaient la périchorèse, la compénétration des deux natures. Autrement dit, la pénétration de la nature humaine du Christ par le rayonnement créé de sa nature divine, par les énergies divines. Le Christ, durant sa vie terrestre, ne laissait pas paraître cette pénétration de tout son être par le rayonnement de la divinité, parce qu'il voulait nous sauver en assumant la nature humaine telle qu'elle était devenue à la suite du péché, et c'est seulement après son Ascension que cette pleine divinisation de sa nature a été manifestée. Elle existait déjà cependant. Les apôtres Pierre, Jacques et Jean l'avaient entrevue lors de la Transfiguration. Et elle transparissait dans le Christ quand il accomplissait ses miracles.

Cela, le concile de Chalcédoine ne l'avait donc pas exprimé.

Et c'est pourquoi, du côté de l'Égypte, et aussi du côté de la Syrie occidentale et de l'Arménie, le concile n'a pas satisfait tous les esprits. Et c'est la raison pour laquelle une partie de ces Églises a refusé de se rallier au concile de Chalcédoine. C'est l'origine de l'Église copte d'Égypte et d'Éthiopie, de l'Église syrienne, dite jacobite ou monophysite, et de l'Église d'Arménie. Certains grands évêques, dont la foi était orthodoxe, comme Sévère d'Antioche, Philoxène de Mabbug, Jacques Baradaï, crurent qu'en employant la formule « deux natures », le concile de Chalcédoine s'était rallié au nestorianisme, et refusèrent de souscrire à la « foi de Chalcédoine ». Certaines des Églises les plus anciennes se trouvèrent ainsi séparées de l'Orthodoxie chalcédonienne et de ce que, sous la conduite de l'Esprit-Saint, les pères de Chalcédoine avaient précisé. Ce sont des chrétiens nommés, à cause de cela, non-chalcédoniens.

Et les Églises de Syrie orientale, d'Irak, de Perse, du sud de l'Inde, se séparèrent des Églises chalcédoniennes, coupables à leurs yeux d'avoir tout de même accepté l'essentiel du monophysisme.

D'autre part, au concile de Chalcédoine, un autre problème est apparu. Comme je vous le disais, son principal inspirateur a été le pape saint Léon, grand promoteur de la conception romaine de la primauté du Pape. Cependant, les évêques réunis, à l'unanimité, voulant, dans le 28^e canon du concile, affirmer à la fois la primauté de l'Église de Rome et l'attribution de la seconde place à Constantinople, déclarèrent que leur premier et second rangs dans l'Église venaient de leur rôle de capitales de l'Empire. Rome était la tête de l'Église non parce que saint Pierre aurait été son premier évêque et parce que les papes de Rome auraient été les successeurs de saint Pierre. Car, vous le savez, les apôtres n'étaient pas des évêques liés à une ville particulière, et saint Pierre n'a jamais été évêque de Rome. D'après la tradition ancienne, saint Pierre et saint Paul avaient mis en place le premier évêque de Rome, saint Lin. Mais ils n'avaient pas été, ni l'un ni l'autre, évêques de Rome. Et c'est pourquoi les pères de Chalcédoine ont approuvé à l'unanimité un canon, le 28^e, qui définit que la primauté de Rome venait de

ce que Rome était la capitale de l'Empire, c'est ce qui lui donnait pratiquement le premier rang dans l'Église. Au cours des siècles précédents, toute l'organisation des provinces ecclésiastiques et le choix des grandes métropoles ecclésiastiques avait été basé sur les divisions administratives de l'Empire romain. Il n'y avait donc rien d'anormal dans ce 28^e canon, et la position des pères de Chalcédoine était parfaitement traditionnelle. Le pape saint Léon s'insurgea cependant contre ce 28^e canon et déclara qu'il le cassait. Il avait admis l'ensemble des conclusions du concile de Chalcédoine, en plein accord avec tous les évêques réunis, mais il s'opposa à l'ensemble des évêques en prétendant que le fondement de la primauté de Rome était que saint Pierre, revêtu d'une primauté universelle, avait été le premier évêque de Rome et que les papes de Rome étaient ses successeurs. Léon ne reconnaissait donc aucune autorité au concile lui-même, tandis que les pères de Chalcédoine, unanimes, refusaient sa décision et maintenaient ce canon.



Il y avait là le germe de la douloureuse séparation entre l'Orient et l'Occident chrétiens qui éclaterait six siècles plus tard. Les pères de Chalcédoine professaient une conception de l'Église qui sera toujours celle de l'Orthodoxie. Il n'y eut pas alors de rupture formelle entre l'Occident et l'Orient, mais dans la suite des siècles, ce germe de division produisit tous ses effets. Et aujourd'hui encore l'Église d'Occident, devenue l'Église catholique romaine, est séparée de l'Orthodoxie.

Tout cela est douloureux, mais en même temps, on voit combien, à chaque époque, le Saint-Esprit a inspiré des pères conciliaires pour formuler la vérité, pour qu'ils soient vraiment ce « sel de la terre » dont parlait le Christ dans l'Évangile que l'on a lu tout à l'heure (Mt 5, 14-19).

Et aujourd'hui, nous vénérons le souvenir des pères de Chalcédoine, qui, unanimes, ont défini la foi de l'Église. Saint Maxime le Confesseur achèvera leur œuvre au VII^e siècle et deviendra ainsi le grand Docteur à la fois de l'Incarnation du Christ et de la divinisation du chrétien.

Rendons grâce à Dieu pour cette œuvre de clarification des termes de notre foi chrétienne que le Saint-Esprit a accomplie dans l'Église. Et soyons fidèles à cette foi, si bien précisée et définie par les grands conciles, dans la lumière qui nous est accordée par la Trinité sainte, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Conclusion de l'homélie de P. Placide Sur l'Église des Sept conciles en 2006

Il n'était pas facile d'exprimer en mots humains une réalité qui nous dépasse ; les réalités divines sont quelque chose qui nous dépasse tellement que, véritablement, il faut que le Saint-Esprit inspire les hommes pour qu'ils puissent les formuler d'une manière satisfaisante. Et justement, c'est cette unanimité qui se formulait dans les conciles, unanimité dont s'écartaient toujours quelques personnalités dissidentes, mais qui réunissait quand même l'ensemble de l'Église. Une telle unanimité était justement le fruit de la présence du Saint-Esprit. La marque de la présence du Saint-Esprit, c'est l'accord, c'est l'unité, c'est la communion.

Quiconque s'écarte de cette communion pour suivre une pensée personnelle, ou la pensée d'un groupe, d'un groupuscule dissident, s'écarte évidemment par là du Saint-

Esprit, substitue une pensée humaine à ce que Dieu veut nous faire comprendre par la présence dans nos cœurs de son Esprit-Saint.

Et ce que nous admirons dans les conciles, ce qui fait qu'ils gardent pour nous cette importance, c'est justement que ce sont des moments où l'Esprit-Saint s'est manifesté d'une façon toute particulière dans l'Église pour nous faire connaître tout ce que Dieu est et tout ce qu'il a fait pour nous. Donc, toute notre vie chrétienne repose là-dessus.

Nous ne croyons pas seulement des vérités qui seraient tombées toutes faites du ciel. Non, il y a, à la base de tout cela, comme je le disais, des faits, mais pour bien connaître ces faits, pour pouvoir mieux exprimer, pour pouvoir mieux formuler tout ce que Dieu a fait pour nous, il fallait cette lumière du Saint-Esprit, il fallait cette compréhension que le Saint-Esprit a suscitée au fond des cœurs. Et cela ne sera jamais une idée personnelle qui nous séparerait des autres. Ce sera toujours quelque chose qui, au contraire, nous ramènera à la communion, nous ramènera à l'unité.

C'est tout cela que l'Église nous incite à contempler, à mieux comprendre, à admirer dans ces conciles œcuméniques que nous fêtons au cours de l'année liturgique, car il y a plusieurs dimanches dans l'année liturgique ainsi consacrés au souvenir de l'un ou l'autre de ces conciles. Chaque fois, nous sommes invités à raviver notre foi, à la rendre, si j'ose dire, plus intelligente, à mieux la comprendre, à mieux y entrer, à la faire mieux passer dans notre vie. Car, si Dieu a agi ainsi pour nous à travers l'histoire, cela ne peut pas ne rien changer en nous. C'est toute notre vie qui est conditionnée par cela, c'est pour nous une question de vie ou de mort, réellement. Tout cela a une importance absolument capitale.

Puisse le Saint-Esprit, aujourd'hui, nous faire mieux comprendre tout cela, nous faire mieux pénétrer dans les richesses de notre foi et nous remplir de reconnaissance et d'admiration pour tout ce que Dieu a fait pour nous, pour notre salut, pour notre bonheur éternel. À lui soit la gloire, Père, Fils et Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos